

L'OCCUPATION ROMAINE

DANS LE BASSIN DE L'ODET

I

Esprit de la présente étude Méthode suivie

Je n'ai aucunement l'intention d'écrire l'histoire de la domination romaine dans le bassin de l'Odét : il me faudrait pour cela inventer des documents qui n'existent pas (1) et c'est un genre de travail pour lequel je ne me sens ni goût, ni aptitudes. Je veux simplement faire ici un peu de géographie. Je veux essayer d'évoquer la physionomie des villes, des camps, des villas. Je veux essayer de retracer le parcours des voies qui sillonnèrent notre région pendant l'occupation romaine. Je supposerai que nous sommes à la fin de cette occupation et que nous pouvons jeter un coup d'œil d'ensemble sur tous les ouvrages dont les gallo-romains ont semé le sol de ce coin de la péninsule armoricaine.

La question étant ainsi posée je vais exposer la genèse du présent travail.

Depuis une vingtaine d'années mes études sur l'histoire naturelle de la Bretagne m'ont amené à faire de longues et

(1) Ce n'est pas avec quelques monnaies et les rares inscriptions relevées sur des poteries que l'on peut reconstituer les archives de l'époque gallo-romaine dans notre pays.

nombreuses excursions pédestres au cours desquelles j'ai appris également à connaître les monuments anciens répartis sur notre sol. Le Sud-Ouest du Finistère, dont je vais m'occuper ici, a été l'objet spécial de mes investigations ; j'y ai fait des milliers de kilomètres ; je l'ai parcouru dans tous les sens ; j'en ai visité la plus grande partie ; mais je n'attachais pas beaucoup d'importance à ses antiquités, car il ne m'apparaissait pas que je dusse écrire un jour là-dessus. M'étant mis enfin à faire la revision des divers travaux publiés sur l'archéologie de la région j'ai pu, grâce à ma connaissance du pays, extraire de ces travaux isolés les éléments d'un tableau d'ensemble de la géographie gallo-romaine du bassin de l'Odé. On trouvera à l'article bibliographie la liste des publications utiles à consulter pour obtenir plus de détails sur tel ou tel point de cette étude ; mais parmi nos doyens ayant fait paraître des travaux d'ensemble concernant la Bretagne je dois citer surtout R.-F. Le Men dont la *Statistique monumentale du Finistère (Epoque romaine)* insérée dans le tome II du Bulletin de notre Société archéologique a été et demeure d'une réelle utilité.

Voyons maintenant quels sont les témoins tangibles de l'occupation romaine dans notre région. Etudions, en un mot, la méthode à suivre pour arriver à se faire une conception d'ensemble de la géographie militaire et économique pendant la période gallo-romaine.

Les vestiges d'habitations ou de camps sont généralement très faciles à reconnaître : à vrai-dire des ruines aussi élevées que celles du Cavardy, en Saint-Evarzec, sont l'exception mais l'archéologue est averti de la présence de substructions gallo-romaines par les débris de tuiles à crochets et autres qui jonchent le sol recouvrant les anciens établissements : de plus, si le terrain a été peu cultivé (ce qui devient de plus en plus rare), l'œil le moins exercé y

relève facilement des lignes parallèles et perpendiculaires les unes aux autres, sortes de talus éboulés parfois couverts de ronces, de cépées de chênes, de pieds d'ormes ou de touffes de buis ; dans ces talus dominant parfois les pierres de petit appareil et les tuiles à crochets : ce sont des vestiges de murs gallo-romains.

On différencie facilement des habitations ordinaires les camps qui sont situés, au moins les principaux, en des positions stratégiques. Les murs de certains de ces camps circonscrivaient parfois une vaste étendue de terrain, témoins les camps de Parc-ar-Groaz, en Ergué-Armel ; du Stang, en La Forêt-Fouesnant ; de Troguer, à l'extrémité du Cap-Sizun.

Est-il utile, à propos des habitations et des camps, de signaler l'importance de l'étude des poteries, des débris d'armes, des statues et des monnaies qu'on peut y rencontrer ? Parfois la découverte d'un simple bronze a permis, en l'absence d'autres signes laissés à la surface du sol, d'affirmer le passage ou l'établissement des Romains en tel ou tel endroit.

L'étude des voies romaines présente de réelles difficultés. Le meilleur moyen de les reconnaître est de relever sur le cadastre les bandes de terrain étroites et rectilignes comprises entre des parcelles, bandes qui souvent furent autrefois des tronçons de voies. Il faut également relever sur la carte d'Etat-Major les chemins ruraux, vicinaux ou autres qui se prolongent les uns les autres en des points stratégiques et qui passent auprès ou au milieu des stations gallo-romaines ou des chapelles et hameaux du *Temple*, de *L'Hôpital*, de *Saint-Jean*, de *La Madeleine* restes des établissements fondés, comme on le sait, au bord des anciennes voies par les Chevaliers du Temple, de Saint-Jean (1). L'examen du cadastre et de la carte ne constituent qu'un travail préliminaire. C'est

(1) Voir à ce sujet *Armorique et Bretagne*, du Dr HALLÉGUEN, p. 117.

sur le terrain seulement que l'on pourra déterminer d'une manière certaine le trajet des voies romaines. Ces voies sont loin d'offrir en notre pays le luxe de construction déployé en Italie et dans le Midi de la France. Il s'en faut de beaucoup qu'elles présentent toujours une chaussée. Dans beaucoup d'endroits, au contraire, leur trajet utilise le sol naturel. Quand il y a une chaussée elle est remarquable par sa largeur et sa solidité. On en trouve de beaux exemples sur la voie romaine de *Civitas Aquilonia* à Châteaulin, surtout au-delà de la station de Quéménéven. Le pavage des voies romaines de notre région a été effectué toutes les fois que c'était nécessaire et l'on en retrouve encore quelques tracés (1) aujourd'hui. Malheureusement là où les Romains avaient profité du sol naturel il s'est, parfois produit des ravinements qui ont abaissé de plusieurs mètres le niveau de la voie et l'ont transformée en chemin creux. Ailleurs, la végétation forestière ou les ajoncs ont peu à peu envahi les côtés des voies et les ont presque réduites à l'état de sentiers. Ailleurs encore, c'est l'homme qui, pour augmenter ses champs bordant les voies a élevé des talus et fait entrer de longues bandes de voies dans des propriétés particulières. On voit donc que l'étude des voies romaines est une œuvre de patience et que dans les recherches faites sur le terrain on devra tenir compte de tous les détails observés.

J'ai déjà dit un mot au sujet de l'utilité de quelques noms comme *Le Temple*, *L'Hôpital*, etc., pour la recherche des voies romaines : parmi les autres noms de lieux portés au cadastre il en est dont l'importance est bien connue, bien constatée aujourd'hui. Le *Questionnaire*, publié il y a 31 ans par la *Société Archéologique du Finistère* en donnait une longue série que je n'ai pas l'intention de reproduire ici.

(1) Voir l'*Etude de la voie romaine et du chemin de pèlerinage des Sept Saints de Bretagne entre Quimper et Vannes*, par M. le chanoine ABGRALL, tirage à part, p. 9.

J'appellerai simplement, l'attention sur quelques termes, les plus significatifs au point de vue gallo-romain. Les villages de *Buzit*, *Beuzit* et *La Boissière*, de *Kroaz-ruz* (croix rouge), de *Kerrömen*, de *Port-ru*, de *La Haie*, ont accédé généralement à des établissements gallo-romains. Pour *Kerrömen* le nom s'explique de lui-même ; pour *Kroaz-ruz* (ou *Kroaz-ru*) le nom vient d'un carrefour où ont été trouvées des briques ou tuiles à couleur rouge faciles à observer. Je rapporterai volontiers aussi à des établissements gallo-romains les villages de la *Maison-rouge*, *Ty ruz* ou *Ty-ru*, dans lesquels mon confrère et ami le professeur Viaud-Grand-Maraïs, de Nantes, a cru trouver, à cause du plastron rouge qu'ils portaient au Moyen-Age, des maisons de lépreux.

Les *Buzit*, *Beuzit* et *Boissière* et noms du même genre sont appliqués à des villages ou les *buis* apportés par les Romains se sont maintenus et multipliés par la suite, à tel point que nous les y voyons encore parfois. Je citerai, par exemple, *Coat-Ty-Beuz* (le bois de la maison des buis), *Pont-de-Buis*, en Quimerc'h (où l'on trouve des buis dans le taillis) ; le *Moulin-du-Buis*, en La Forêt-Fouesnant, (au milieu d'un taillis où abondent les buis et près du poste militaire du Stang). A propos du buis je ferai remarquer combien cet arbuste a été généralement planté dans notre région à l'époque gallo-romaine puisque nous le retrouvons autour des villas comme celle de *Mauves* (Loire-Inférieure), du *Pérennou* et du *Cavardy*. Je n'insiste pas sur les noms de *Cosquer* (le vieux village), *Moguer* (la muraille), *Mogueriou*, *Moguerou* (les murailles), *Moguermeur* (la grande muraille), *Castel*, *Questel*, *Quistilliou* qui, peuvent nous mettre sur la trace d'établissements ou de camps gallo-romains : l'interprétation de ces différents termes sera en rapport avec la nature des vestiges observés en ces points. Le passage des voies nous sera souvent révélé par des appellations très significatives comme *Kerstrat* (le village de la route) ; *Hent* (la route) ;

Hentmeur (la grande route) ; *Hent-Bras-Coz* (la vieille grande route) ; *Hentquer* (la route du village) ; *Hent-Is* (la route d'Is).

J'arrête ces citations et ce préambule qui n'apprendront rien de nouveau à certains de mes confrères. J'ai pensé, néanmoins, qu'il était utile de rappeler à l'aide de quelles notions, de quels éléments j'avais constitué ce tableau de notre région à la fin de la période gallo-romaine, tableau que je vais maintenant placer sous les yeux de mes lecteurs en les priant, au nom de ma bonne volonté, d'en excuser les imperfections.

II

Les Villes : Civitas Aquilonia et ses environs

C'est sur la rive gauche de l'Odet, au sommet du plateau du Mont-Frugy et sur les pentes voisines exposées à l'Ouest que se forma l'agglomération de Civitas Aquilonia. Les divers établissements dont la ville se composait étaient répartis le long ou aux abords de certaines voies dont nous chercherons dès le début de ce chapitre à fixer le parcours. La voie la plus importante venait de l'Ouest : après avoir passé à Kemperlé, au Sud de Bannalec et de Rosporden elle arrivait à une centaine de mètres au Nord du bourg communal actuel d'Ergué-Armel ; là, près du village de Kerlaëron, elle recevait du côté Nord la voie de Carhaix à Civitas Aquilonia par Coray, route en pente très raide, encore reconnaissable à sa rectitude et à sa largeur. Notre voie venue de Kemperlé abordait par le côté Est le plateau du Mont-Frugy près et au Nord de la ferme de Saint-Laurent et recevait en même temps du Sud la voie de

BULLETIN ARCHÉOL. DU FINISTÈRE. — TOME XXXIII (Mémoires) 13

Concarneau (4). Elle continuait son trajet de l'Est à l'Ouest passait au Nord de la ferme de Lesperbez et atteignait le point culminant du plateau du Mont-Frugy, au Sud de la ferme de La Tourelle. Sa branche Ouest se dirigeait à travers le champ de manœuvres actuel vers la ferme de Crec'hmaria et de là vers les bords de l'Odet qu'elle franchissait au gué de Locmaria entre l'église et le passage d'eau actuel. Cette branche Ouest formait le tronc commun des voies qui rayonnaient vers Pont-l'Abbé-Tronoan, Douarnenez et Lanvéoc. La branche Nord se dirigeait sur Châteaulin en donnant au-dessus du bourg de Kerfeunteun une ramification destinée à Morlaix, par Pleyben.

Après avoir fait au point culminant du plateau du Mont-Frugy un angle presque droit avec la direction de la voie depuis Kemperlé, cette branche Nord s'engageait dans une coulée située sur la pente Est du Mont-Frugy et gagnait la rive de l'Odet qu'elle traversait là où est aujourd'hui le pont de l'Évêché. Elle laissait à droite l'établissement gallo-romain dont on a rencontré les vestiges à l'évêché et dans les fondations du musée, puis continuant vers le Nord, gagnait, en suivant à peu près le tracé de notre rue Obscure (ou Royale), le poste militaire du Likès ; plus loin elle passait à l'Ouest de Kerfeunteun, puis émettait du côté Est la ramification pour Morlaix, par Pleyben, dont j'ai déjà parlé plus haut.

(4) Quand la ville de Kemper créée par les Bretons au confluent du Stéir et de l'Odet eut grandi, il fut créé une voie, non stratégique, qui, au sortir de la ville, passait par le faubourg actuel de Saint-Julien et, par un ravin situé à l'extrémité Est de ce faubourg, montait rejoindre la voie romaine également à l'Est de Saint-Laurent. Peu à peu, à cause de l'étroitesse des rues, les rouliers désirant éviter le passage de la ville de Kemper adoptèrent, pour aller à Saint-Julien, l'itinéraire suivant : rue des Douves, rue des Reguaires, Pont-Firmin, faubourg Saint-Julien. M. le Chanoine ANGELL dans l'étude citée plus haut sur la voie des Sept-Saints fait suivre aux pèlerins l'itinéraire : Cathédrale, rue du Front, porte des Reguaires, rue des Reguaires, Pont-Firmin ou *Fermin*, faubourg Saint-Julien. La cathédrale étant le véritable centre religieux de la ville de Kemper au Moyen-Age il était naturel que la grande voie y touchât, de même que cette voie devait à l'époque gallo-romaine toucher à Parc-ar-Groaz, centre militaire de *Civitas Aquilonia*.

Revenons au point culminant du plateau du Mont-Frugy. Nous allons y rencontrer au carrefour dont nous connaissons déjà trois branches une dernière voie dirigée vers le Sud et formant la croix avec les autres : c'est la voie de Bénodet encore parfaitement reconnaissable à peu de distance de l'endroit où nous sommes et qui a été utilisée, à défaut d'autre route, jusqu'à une époque qui n'est pas encore bien éloignée de nous.

Voyons maintenant comment les divers établissements de Civitas Aquilonia se groupaient le long de ces voies. Aucune muraille n'entourait la ville : nous verrons plus loin qu'elle n'en était pas moins bien défendue. Le voyageur arrivant de l'Est rencontrait les premières habitations au voisinage de la grande voie venant de Vannes, au Nord des fermes de Saint-Laurent et de Lesperbez. Sur le point culminant, à l'intersection de la voie du Nord et de la voie de l'Ouest, commandant le carrefour dont il était la raison d'être, se trouvait ensuite l'important poste militaire de Parc-ar-Groaz dominant une immense étendue de pays, surveillant au Sud la baie du Lédanou, au Nord de la région qui s'étend au pied des Montagnes Noires et correspondant facilement de ce côté avec le poste militaire du Likès et sans doute aussi, grâce à son observatoire, avec celui non moins important de Bourg-les-Bourgs dont je reparlerai bientôt.

Près et au Sud du poste de Parc-ar-Groaz était la nécropole de Civitas Aquilonia. Au Nord de la voie qui descendait vers le gué de Locmaria l'on remarquait une petite redoute dominant à la fois les villas éparses sur les terres de la ferme de Crec'hmaria, la baie du Lédanou, l'entrée des Vircours et la campagne, au Sud, dans un rayon d'environ quatre lieues gauloises. Enfin, l'on atteignait Locmaria et l'on pouvait apercevoir sur la rive gauche le poste militaire de Poulguinan et sur la rive droite celui de Penanguer. Il semble donc d'après ce qui vient d'être exposé que Civitas Aquilonia se composait

surtout d'une longue rue traversant de l'Est à l'Ouest le plateau du Mont-Frugy et suivant ensuite ses pentes, pour aboutir au gué de Locmaria. L'agglomération urbaine correspondait donc à l'angle Nord-Ouest de la commune d'Ergué Armel et à l'angle Sud-Est de la commune de Kemper. Les vestiges de cette agglomération disparaissent de plus en plus (1), mais ils ont été heureusement explorés en temps utile et je n'ai guère eu, au cours de ce travail, qu'à coordonner les recherches de mes devanciers MM. Grenot, Le Men, le chanoine Abgrall, le lieutenant d'infanterie Dizot (2).

A mon avis toutes les substructions rencontrées en dehors du plateau du Mont-Frugy, de ses pentes exposées à l'Ouest et du quartier de Locmaria appartiennent non pas à Civitas Aquilonia mais à ses faubourgs. La petite ville semblait ainsi se prolonger coquettement et interminablement surtout vers le Sud au voisinage de la baie du Lédanou aux grèves jaunâtres et aux rives basses puis le long des Vircours, sinueux défilé encadré de falaises qui souvent plongent à pic dans la mer. Sur la rive gauche s'égrenaient d'abord, sur une étendue de six kilomètres, les villas de Poulguinan, Kernoter, Kergren et Lanros. Auprès de l'anse de Toulven se trouvaient vraisemblablement les fours à poterie qui servaient à la cuisson des briques, tuiles et ustensiles de ménage; là se trouvent, en effet, d'importants gisements d'argile qui fournissent aujourd'hui la matière première aux manufactures de Locmaria (3). Plus loin de Civitas Aquilonia sur les coteaux dominant les Vircours on rencontrait les villas du Buzit, de Boutiguéry, de Keranscoët, le four à poterie de Kerragn et, tout à fait au bord de l'Océan, l'établissement du Poulker. La rive droite

(1) On trouve cependant entre Saint-Laurent et Rosmaria beaucoup de fragments de tuiles à crochets et des pierres de petit appareil.

(2) Presque toutes ces recherches sont exposées dans les Bulletins de la *Société archéologique du Finistère*.

(3) Le Men pensait que les tuiles trouvées à Kéradenec, au Moutu du Lan et au fond de l'anse de Toulven proviennent probablement d'anciens fours.

n'était pas moins bien partagée avec les établissements de Keraval, Kerdour et Kerambleiz, avec l'opulente villa du Pérennou accompagnée de ses thermes, avec la bourgade qui s'étendait entre Malakoff et la pointe de Combrit. D'autres établissements ont existé aux abords des voies dans la banlieue de Civitas Aquilonia : à Keruret et à Saint-Guérol sur la voie de Tronoën ; à Kerel, sur la voie de Pont-l'Abbé ; à la Croix-Rouge, sur la voie de Coray ; à Kerromen et au Cavardy, sur la voie de Concarneau et même en dehors de toute voie fréquentée comme à Kervéguen au Sud de Cuzon.

La sécurité de la banlieue de Civitas Aquilonia était garantie par une ceinture de forts qui dominaient les routes, la campagne et la baie du Lédanou. Les uns sont certainement gallo-romains ; quelques-autres sont de l'époque gauloise, mais ont été ou paraissent avoir été utilisés par les gallo-romains. La protection des grandes voies était particulièrement bien assurée du côté de l'Est et du Sud-Est. Le camp du Boden, en Ergué-Gabéric, situé sur les côteaux un peu au Sud-Ouest de l'établissement de la Croix-Rouge défendait les abords de la voie de Coray et gardait en même temps la rive droite de la basse vallée du Jet. Plus à l'Est et sur la rive gauche, le camp du Dréau gardait également cette longue coulée de la vallée du Jet, chemin naturel conduisant vers l'Odet et vers Civitas Aquilonia : si des tourbières en occupaient le fond, les pentes en étaient fort praticables et demandaient à être surveillées. La voie venant de Kemperlé était flanquée de deux camps : ceux de Keranaël-Fresk (près du Petit-Guelen) et de Kerdroniou situés à trois kilomètres environ à l'Est du bourg actuel d'Ergué-Armel. La voie de Concarneau passait, près du groupe des villas de Kerromen et du Cavardy, entre les camps gallo romains du bois du Mûr et du Grand-Cosquer. Beaucoup plus près de Civitas Aquilonia, le camp du Quinquis situé sur le bord de la même voie mettait les environs immédiats de la ville à l'abri d'un

coup de main. La voie de Kemper à Bénodet était sous la protection du camp du Grand-Cosquer qui la dominait de loin. Des marais à l'Est de cette voie, des anses vaseuses et des tourbières à l'Ouest obligeaient, d'ailleurs, les voyageurs à passer par un seul point facile à surveiller. La redoute gauloise de Beg-ar-C'hastel sur la pointe de Lanros, à l'entrée des Vircours offre des traces d'occupation romaine. Comment les Romains n'auraient-ils pas utilisé ce poste de premier ordre qui commande au Nord la baie du Lédanou, au Sud les Vircours et qui est, de plus, facilement visible pour un observateur placé à l'endroit où s'élevait le poste de Parc-ar-Groaz, la citadelle de Civitas Aquilonia. Cette situation rendait singulièrement aisé l'échange de signaux entre la redoute de Beg-ar-C'hastel et le poste de Parc-ar-Groaz. L'oppidum gaulois de Kercaradec, situé à l'Ouest du bourg de Penhars, n'a pas présenté de traces de l'occupation romaine. La situation de ce vaste camp, très forte en elle-même, se trouvait diminuée du fait de son isolement dans une région montueuse, accidentée. A l'époque gallo-romaine le poste de Penanguer et le poste de Bourg-les-Bourgs avaient autrement d'utilité. Le poste de Penanguer protégeait la voie de Pont-l'Abbé qui prenait naissance au sortir du gué de Locmaria en même temps que se séparaient les voies de Douarnenez et de Lanvéoc. Le poste couronnant le coteau de Bourg-les-Bourgs commandait ces deux voies dont la première escaladait la pente Sud-Ouest, tandis que la seconde prenait en écharpe le flanc Est du coteau.

Telle était Civitas Aquilonia ; tel était le réseau des voies qui y entraient, la traversaient et en sortaient ; telle était sa banlieue. En ce qui concerne les indications relatives aux points où ont été rencontrés des vestiges gallo-romains. Je ne pense pas que je puisse être sérieusement contredit : mes renseignements, je les ai empruntés à des professionnels de l'archéologie ou tout au moins à des chercheurs consciencieux ;

ce que j'ai pu vérifier sur les lieux s'est trouvé parfaitement exact. Mais, dans la direction que j'assigne aux voies romaines à l'intérieur et au sortir de Civitas Aquilonia il y a plusieurs points par lesquels ma manière de voir diffère de celle des auteurs qui avant moi ont écrit sur ce sujet.

Le Dr Halléguen dans le 1^{er} volume d'*Armorique et Bretagne* (p. 117) se représente ainsi la direction à travers Civitas Aquilonia de la voie venue de Kemperlé et sa division après le passage de l'Odét : « connue de Vannes à Hennebont, à Quimperlé, à Civitas Aquilonia, aujourd'hui Locmaria et Quimper, elle y traverse l'Odét au bac actuel et se bifurque ensuite pour se diriger sur la capitale de la cité, d'une part le long de la côte en empruntant la rade au passage du Fret (*fretum*) en Crozon et de l'autre par l'intérieur des terres, par Châteaulin, Le Faou, Landerneau ». *L'Etude critique sur la géographie de la presqu'île armoricaine*, par M. de Kerviler ne nous apporte aucun éclaircissement sur les détails qui nous occupent.

Dans son compte rendu des fouilles de Parc-ar-Groaz, Le Men émet l'opinion suivante : « La voie de Dariorigum à Civitas Aquilonia recevait à peu de distance au Nord de l'église de cette commune (Ergué-Armel) les voies de Carhaix et de Concarneau, longeait la crête du Frugy dans une direction N.-S., descendait en pente douce à Locmaria et passait l'Odét à gué près du lieu où s'élevait jadis la chapelle de Saint-Colomban ».

On le voit nettement : pour le Dr Halléguen et pour Le Men l'existence d'une voie traversant le plateau du Mont-Frugy de l'Est à l'Ouest ne saurait être mise en doute. Pour ces deux archéologues la voie aboutissait au bord de l'Odét qu'elle traversait ; mais le point où s'opérait ce passage n'est pas le même aux yeux de chacun d'eux. Ce que les recherches les plus récentes ont montré, c'est que la voie en question traversait le champ de manœuvres de l'Est

à l'Ouest en se dirigeant sur la ferme du Petit-Méné ou de Crec'hmaria : cette voie prolongée en ligne droite jusqu'à la rivière atteindrait la rive gauche au voisinage de l'église de Locmaria, c'est-à-dire à 150 mètres au Sud du bac qui a remplacé le pont existant autrefois au bout des Allées. Il n'est pas possible de faire suivre à la voie la pente située en face du bac ; elle était trop à pic même avant que divers travaux l'eussent défigurée ; il y a donc lieu d'admettre qu'elle arrivait au bord de l'eau en-dessous du bac en suivant la pente assez douce du flanc Ouest du Mont-Frugy. De cette façon elle touchait à la place de Locmaria et desservait un temple qui occupait vraisemblablement l'emplacement de l'église, dont les murs sont pour moitié bâtis en petit appareil romain (1). Mais cette voie ne devait pas s'incliner vers le Sud autant que pourrait le faire supposer la phrase de Le Men Je crois que si le Dr Halléguen lui fait franchir l'Odet trop au Nord, Le Men le lui fait franchir trop au Sud. Si la voie avait, en effet, traversé la rivière à la hauteur de l'église de Locmaria elle aurait débouché sur la rive droite dans un terrain sans consistance près de l'embouchure d'un ruisseau là où a été créé l'étang du moulin des Couleurs. Il est facile de se rendre compte que la terre ferme ne commence qu'à environ 25 mètres au Nord du moulin : c'est donc vers ce point que se faisait l'atterrissement de la voie après le passage du gué. Pour cela elle devait se relever légèrement vers le Nord avant de quitter la rive gauche et après avoir touché la place de Locmaria. Le Men n'indique pas ce que devenait la voie en question après le passage du gué de Locmaria, mais le Dr Halléguen s'en est préoccupé comme nous l'avons vu plus haut. Pour lui la voie se bifurquait

(1) Cette supposition émise par Le Men dans son compte rendu des fouilles de Parc-ar-Groaz peut-être vraie pour l'église de Locmaria, puisqu'elle s'appuie sur des faits observés ailleurs. A Rennes, par exemple, un temple de Bacchus a existé sur l'emplacement de la cathédrale actuelle.

après avoir franchi le gué : une branche la « voie de la côte » allait au Fret en passant par Douarnenez ; une autre branche la « voie de l'intérieur » allait à Châteaulin et au Faou. Nous avons reconnu qu'une voie née près de la sortie du gué de Locmaria se dirige sur Douarnenez mais la voie de Châteaulin telle que la conçoit le Dr Halléguen aurait eu, si elle fût partie du même point, un trajet bien contourné. Un premier passage du Steïr était nécessaire sur l'emplacement de la ville actuelle de Kemper puisque d'après le texte d'*Armorique et Bretagne* (p. 118-119) le Dr Halléguen semble lui avoir fait suivre la rive gauche du Steïr « qu'elle passait au Pont-Quéau » second passage. Je montrerai plus loin que cette « voie de l'intérieur » par Pont-Quéau et Quéménéven, adoptée par le Dr Halléguen, n'est pas la vraie voie de Châteaulin, qu'il en existe une autre admirablement conservée sur la grande partie de son parcours et dans une position stratégique. Je me contente pour le moment de faire remarquer qu'il a oublié de citer dans *Armorique et Bretagne* les voies de Pont-l'Abbé et de Locronan nées près de la sortie du gué de Locmaria et qui avaient pourtant leur importance.

Je poursuis la critique du présent travail. On élèvera peut-être des objections sur le point de départ que j'assigne à la voie conduisant de Civitas Aquilonia à Châteaulin. Pourquoi l'ai-je fait tourner si brusquement au Nord à côté du poste de Parc ar-Groaz sans qu'elle ait pour ainsi dire pénétré dans Civitas Aquilonia ? Mais son prolongement, vers la rivière, à l'Ouest ne desservait-il pas utilement la haute et la basse ville gallo-romaine ? Au reste qu'y avait-il de particulièrement important dans l'agglomération de *Civitas Aquilonia*, sinon sa citadelle, le poste de Parc-ar-Groaz ? Et dans la création d'une voie stratégique de premier ordre comme celle de Kemperlé à Civitas Aquilonia et à Châteaulin la préoccupation de passer auprès

des postes militaires et de les joindre de la manière la plus pratique ne devait-elle pas primer toute autre espèce de considération ? Or, après le poste de Parc-ar-Groaz, la voie devait passer au poste du Likès, situé à un kilomètre au Nord ; la pente du Frugy s'abaissait dans cette direction qui était celle du plus court chemin ; pourquoi les Romains n'auraient-ils pas profité de cet abaissement pour y faire passer leur voie ? Je sais bien qu'il n'y a aujourd'hui sur cette pente Nord-Est du Frugy qu'un chemin raviné qui ne ressemble en rien à une voie romaine de premier ordre ; mais les extrémités de ce chemin aussi bien du côté de Parc-ar-Groaz que du côté de la Rue Neuve sont larges et fort praticables, pour la partie moyenne ne peut-on admettre l'effet tant de fois séculaire du ravinement dans un sol qui se désagrège facilement ? Ce qu'il faut retenir c'est que cette direction est la plus naturelle pour rejoindre le poste de Parc-ar-Groaz au poste du Likès ; qu'elle ne comporte qu'un seul passage de rivière, en un point où il y a un gué ; qu'elle permet une surveillance facile de la voie et enfin que la voie touche ainsi aux établissements gallo-romains de la place Saint-Corentin. Au contraire, avec l'itinéraire détourné, les difficultés s'accumulent : au lieu d'un kilomètre il y en a deux et demi pour aller du poste de Parc-ar-Groaz, au poste du Likès et il y a, de plus, deux passages d'eau l'un sur l'Odet, l'autre sur le Steïr. A quoi bon ces complications en contradiction avec tout ce que nous connaissons des ouvrages militaires des Romains dans notre pays ?

III

Les Villes : la ville d'Is et ses environs

L'emplacement de la ville d'Is et l'étymologie de son nom ont donné lieu à des commentaires variés. Ce qu'il y a de certain c'est que questionnés par M. Le Person, instituteur libre à Landrévarzec au sujet de la dénomination populaire donnée à la voie romaine qui traverse cette commune pour se diriger sur Douarnenez, d'humbles paysans lui ont répondu : « cette route s'appelle la *route d'Is* » en langue bretonne *Hent-Is*. Ce qu'il y a de certain, également, c'est que le souvenir du roi Grallon, inséparable de celui de la ville d'Is, s'est perpétué près et à l'Est de Douarnenez dans le nom de « château de Grallon » donné par les paysans aux ruines gallo-romaines couronnant la falaise des Plomarc'h. Actuellement, les archéologues de notre région sont d'accord avec la tradition orale pour placer l'agglomération de la ville d'Is à peu près sur l'emplacement actuel de Douarnenez. M. de la Passardière, dans une étude publiée dans notre *Bulletin* (1) l'a seul placée plus au Nord, en pleine baie, attribuant sa disparition à un affaissement du sol. J'avais d'abord été séduit par son hypothèse et je cherchais à la concilier avec la réalité des faits observés par moi dans la région, mais j'ai dû y renoncer.

La théorie d'une ville d'Is située dans la baie n'était que l'exagération d'une conception énoncée par le Dr Halléguen (2). Cet archéologue distingue dans la ville d'Is : d'un côté, la ville basse ou rurale située dans le vallon du Ris et, de l'autre,

(1) Voir *Les villes légendaires*, Bulletin de 1905.

(2) Voir *Armorique et Bretagne*, t. I, p. 125.

la ville haute ou ville forte qui « était vers l'île Tristan et le Guet, son oppidum, au-dessus duquel est le *Porz-ru* (le port rouge) », le château gallo-romain de Grallon se rattachant à cette partie de la ville d'Is. Mais il ajoute que « les ruines de la ville basse » se voient quelquefois assez en avant, dit-on, dans la mer » et que la mer a englouti la ville haute en minant la côte, comme elle le fait encore. Je ne saurais nier l'ensablement de l'entrée du vallon du Ris dont parle le Dr Halléguen, mais je ne puis admettre avec lui que la mer ait exercé depuis l'époque gallo-romaine une action destructive aussi intense sur les côtes formant l'angle Sud-Est de la baie de Douarnenez. La côte Sud de cette baie est particulièrement résistante : c'est la bordure de ce grand plateau granitique qui passe par la montagne de Locronan et la forêt de Nêvet pour gagner à l'Ouest la pointe du Raz. La côte qui limite dans une direction sensiblement Nord-Sud le fond de la baie de Douarnenez est constituée par des phyllades beaucoup moins consistantes que les roches granitiques ; mais tandis que sur la côte Sud il n'y a que des grèves insignifiantes à l'Est de Douarnenez, à Tréboul et à Porz-Péron, la côte du fond de la baie est, au contraire, garnie d'une longue ligne de larges plages sur lesquelles l'effet des vagues s'atténue avant d'atteindre les phyllades du littoral.

Je crois donc que depuis des siècles la mer s'y est surtout attaquée à quelques promontoires particulièrement exposés et situés au Nord du Grand Ris, à Tréfuntec, à Ty-an-quer, (où une pointe a même été isolée de la falaise), à Talagrip, etc... Je crois également que la bande de récifs, large au maximum d'une centaine de mètres, qui borde ces promontoires représente la portion de l'ancien littoral que la mer a réussi à ronger. Somme toute, cette zone détruite par l'Océan de la côte du fond de la baie, c'était la pente Ouest, assez douce, des coteaux terminés aujourd'hui en falaises et qui, à l'époque gallo-romaine dominaient la baie

comme maintenant. Le docteur Halléguen tient à ce que la zone disparue ait été assez large pour y placer une partie de la ville d'Is et y faire passer le commencement de la voie de Douarnenez à Carhaix, (dirigée de l'Ouest à l'Est) et environ huit kilomètres de la voie de Camaret à Landévennec par Kervijen et Lestrévet (dirigée du Sud au Nord). Or, en ce qui concerne les établissements de la ville d'Is situés vers le fond de la baie il est certain qu'ils ont eu à souffrir du voisinage de la mer, mais en ce qui regarde les voies romaines sortant de cette ville, je ne crois pas que les Romains, stratégistes consommés, pouvant profiter ici des avantages que leur offraient le pays auraient choisi pour les établir la pente et *non* la crête des coteaux. Il y a mieux : la présence des voies encore existantes jalonnées par des vestiges d'établissements et de camps gallo-romains et par des villages aux noms caractéristiques, le tout situé en des points stratégiques, dominant la campagne et la baie permet de reporter les anciennes voies vers l'intérieur là où nous retrouvons de sûrs témoins du passé.

Il est donc établi que la ville d'Is comprenait une ville haute, située d'une part, sur l'île Tristan, de l'autre, dans la presqu'île où se trouvent aujourd'hui (1) Douarnenez et Ploaré et une ville basse située dans le vallon du Ris. Mais l'oppidum que le docteur Halléguen place à la pointe du Guet, se trouvait en réalité à l'île Tristan. La citadelle qui défendait si bien l'entrée de la rivière de Pouldavid d'un envahissement par la voie de mer et qui aurait pu abriter les habitants de la presqu'île en cas d'invasion venue de l'intérieur, cette citadelle méritait, en effet, le nom d'oppidum ; elle datait de l'époque gauloise, mais à l'île Tristan comme ailleurs, l'occu-

(1) M. le chanoine ANGRALL me signale comme points principaux de l'occupation romaine sur le territoire de Douarnenez : Port-rhu, Le Guet, environs de Sainte-Hélène, tout le quartier de du Glazen, et des Plo-març'h, l'île Tristan, et probablement un terrain considérable envahi par la mer.

pation romaine a laissé de nombreuses traces de son passage. La position de cette île avait trop d'importance pour ne pas avoir attiré l'attention des stratégestes romains et l'on sait que plus tard, le célèbre brigand Guy-Eder de la Fontenelle partagea cette manière de voir et s'établit à son tour à l'île Tristan.

La ville d'Is telle que nous la dépeint le Dr Halléguen n'offrait guère dans sa plus grande longueur, de l'Est à l'Ouest, qu'une étendue de trois kilomètres qu'on pourrait porter à quatre kilomètres en y comprenant les établissements gallo-romains de Tréboul et de Saint-Jean. Mais la banlieue de la ville d'Is atteignait un développement considérable dans la direction du Sud et Sud-Ouest. En tournant le dos à la ville haute et en marchant vers le Sud on rencontre bientôt les ruines du temple de Trégouzel, construction en forme de rectangle de 6^m 75 sur 13^m 75 à l'intérieur, entourée d'un pronaos circulaire (1). Plus au Sud, sur le village de Kerru, on a relevé des traces d'établissement romain. Au-delà, dans la direction du Sud-Ouest et de l'Ouest les vestiges de l'occupation romaine se multiplient sur une longueur de 7 kilomètres. Les établissements gallo-romains se groupaient aux abords de la voie de la ville d'Is à Audierne et, me semble-t-il, le long d'une voie rurale presque parallèle à la grande voie précédemment citée, sur laquelle elle se soude à l'Est et à l'Ouest, et au Sud de laquelle elle est située. Au voisinage de la voie d'Audierne, voici Kéranpape et Coz-feunteun connus comme nécropoles ; Kerrudunic où existait un four à poteries, accessoire inévitable de toute agglomération gallo-romaine un peu importante ; voici les établissements de Buzit et de Tromillou. Au voisinage de la voie rurale voici les établissements de Botcarn, de Kerromen, de Kerdalaen, de Poulhan de Lézivy, de

(1) Voir *Temples romains dans le Finistère*, par M. HALNA DU FREYAY ; *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, 1894, p. 160 et suivantes.

Meillars; les nécropoles de Penguilly et de Lézivy. Cet immense faubourg dont les parties constituantes se groupaient sur des plateaux assez élevés ne paraît pas avoir été entouré d'un rempart non plus que le reste de la ville d'Is. Un vaste camp retranché défendait la ville et sa banlieue. Ce camp était composé non seulement d'une ceinture de forts et de redoutes, mais même d'ouvrages situés à l'intérieur de la banlieue : la surveillance des voies, des vallées et de la mer était ainsi assurée. Autour du fond de la baie s'échelonnaient, en commençant par l'Ouest, l'oppidum de l'île Tristan, les camps de Carriguellou et de Trémalaouen.

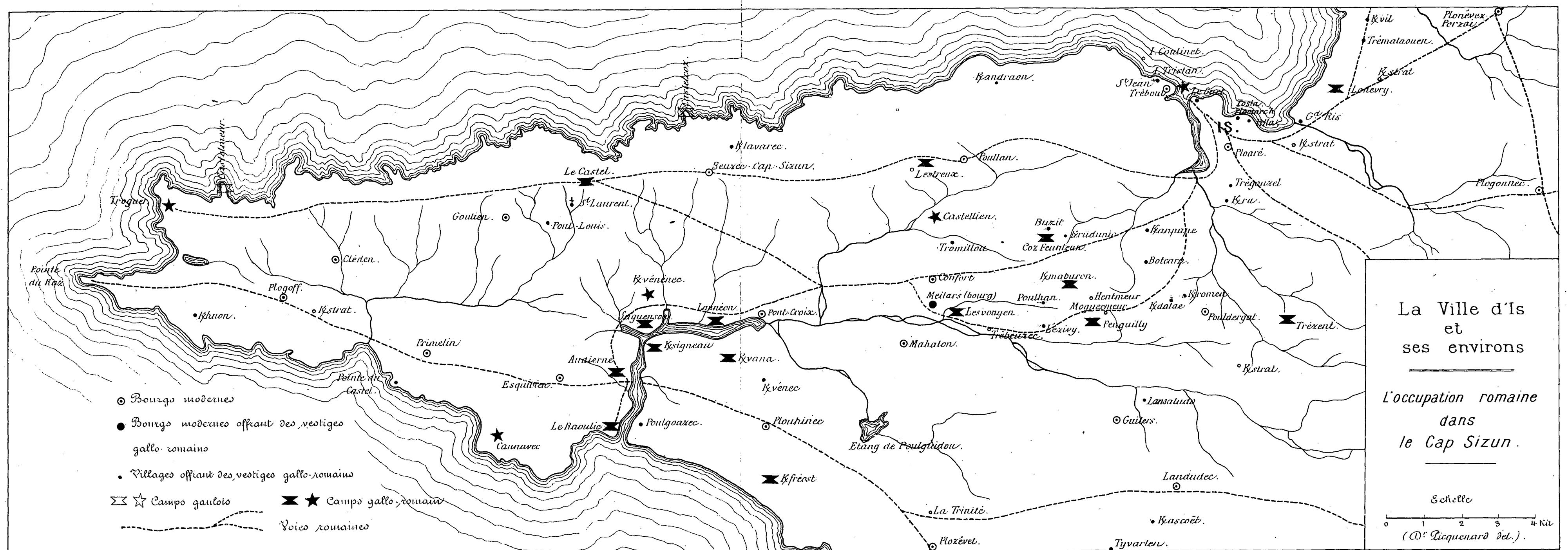
Dans les terres, le système des forts était particulièrement développé autour du grand faubourg occidental de la ville d'Is. A l'extrémité la plus reculée de ce faubourg les camps de Lestreux, Castellien et Lesvoayen répartis suivant une ligne Nord-Sud d'environ 4 kilomètres de longueur coupaient en partie la base de la presqu'île du Cap-Sizun. En arrière, comme pour leur servir d'auxiliaires en cas d'attaque du côté de l'Ouest, les camps du Buzit et de Kermaburon formaient une ligne parallèle à celle des camps précédents et, grâce à cet ensemble, routes, vallées, plateaux tout pouvait être surveillé et défendu de ce côté. La ligne Sud des forts commençait au camp de Lesvoayen et se continuait vers l'Est par les camps de Penguilly et de Trézent. Plus espacés que les forts de l'Ouest, ils n'en constituaient pas moins une utile protection pour la partie Sud de la banlieue. Au Sud-Est, assez loin dans la campagne, le camp de Ménez-Groaz-ruz, situé à 500 mètres au Nord-Ouest de Plonéis, à plus de 150 mètres d'altitude en un point d'où la vue s'étend au loin, assurait la sécurité de la voie de Civitas Aquilonia à la ville d'Is. On est, enfin, en droit de supposer que vers Le Juch, peut-être sur la motte du château de ce nom, aujourd'hui détruit de fond en comble,

s'élevait un dernier fort complétant du côté du Sud-Est, la défense de la ville d'Is.

Je faisais remarquer plus haut que la banlieue de la ville d'Is était défendue à l'Ouest par deux lignes parallèles de forts. L'un de ces forts, celui qui occupe le milieu de la ligne la plus occidentale et que l'on désigne d'ordinaire sous le nom de camp de Castellien est un des ouvrages les plus imposants et les mieux conservés de notre région. Il est situé entre deux rivières, à 57 mètres d'altitude, et ses hauts remparts enclosent un espace de près de 2 hectares de superficie. Il est certain qu'avec lui les forts de Lestréux, de Lesvoayen, de Coz-feunteun et de Kermaburon contribuait à former pour la banlieue de la ville d'Is un ensemble défensif de premier ordre. J'ai noté, également, plus haut que ce système des défenses de l'Ouest coupait en partie la base de la presqu'île du Cap-Sizun. A mon avis ce luxe de forts correspond à une sérieuse nécessité, à un danger qui pouvait venir du Cap. Ce danger c'était le forçement de la rivière d'Audierne par une flotte ennemie et l'invasion consécutive de la banlieue de la ville d'Is. La rivière de Rias que constitue la partie maritime du Goyen, entre Pont-Croix et l'embouchure, est enserrée entre des coteaux fortifiés dès l'époque gauloise, mais où les Romains ont, par la suite, établi un système de défense très important (1). Sur la rive droite de la rivière, à environ 70 mètres d'altitude, était le camp de Kervénéhec, point central de tout le système. Entre ce camp et la mer se trouvaient les postes de Suguensou et d'Audierne et, tout à fait à l'embouchure, le poste-vigie du Raoulic. Auprès de Pont-Croix, sur la rive droite, était le poste de Lannéon.

Sur la rive gauche s'élevaient les postes de Kersigneau et de Kervana. Or, le poste-vigie du Raoulic était au camp de Kervénéhec ce que le poste de Beg-ar-C'hastel était à

(1) Voir *Etablissements romains de la rivière d'Audierne*, par M. Le CARGUET ; *Bulletin de la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord*, 1890.



la citadelle de Parc-ar-Groaz : de Beg ar-C'hastel on pouvait transmettre facilement des signaux jusqu'à Parc-ar-Groaz ; de même le poste du Raoulic pouvait correspondre avec le camp de Kervénénec qui, à son tour, transmettait les nouvelles aux postes de Suguenso, d'Audierne, de Kersigneau et de Kervana. Si une flotte suffisamment hardie était venue, malgré les difficultés de l'entreprise, à bout de débarquer au fond de la rivière il fallait de toute nécessité briser la marche vers l'Est de la troupe ennemie et la double ligne des forts situés à l'Ouest de la banlieue de la ville d'Is eût été très utile en ce cas.

A mon avis, il y a donc une relation étroite entre ces lignes de forts et les défenses de la rivière marine d'Audierne. Les défenses de la rivière marine ont été organisées pour surveiller et fermer un large chemin naturellement ouvert à l'invasion étrangère et donnant accès au cœur de la région. Les défenses de l'intérieur qui pouvaient correspondre avec celles de la rivière par des signaux ont été organisées pour effriter l'armée envahissante en l'obligeant à porter ses efforts sur un trop grand nombre de points (1).

IV

Les grandes voies

M. de Kerviler a divisé les voies romaines étudiées en Bretagne en trois catégories :

- 1° Routes stratégiques ou militaires ;
- 2° Routes de Civitas à Civitas ;
- 3° « Viæ vicinales » (2).

(1) M. le chanoine ABGRALL, sans donner son adhésion à ma manière de voir au sujet du système de défense de la rivière d'Audierne et de la banlieue Ouest de la ville d'Is émet l'opinion suivante : « ce que j'ai pu constater c'est que Pengully, Lesvoayen, le petit poste de Lannéon, Kervénennec, Suguenso, Kersigneau, pouvaient communiquer par des signaux de feux la nuit et des signaux optiques le jour ». (*Notes communiquées à l'auteur par M. le chanoine ABGRALL*).

(2) Voir *Etude critique*, etc. pages 87-91.

On peut simplifier cette classification. Je conserve la première catégorie, mais je désigne les routes qui en font partie sous le nom de « grandes voies ». Adopter pour ces routes les qualificatifs « stratégique » et « militaire », c'est laisser supposer que les autres voies ne sont ni « stratégiques » ni « militaires ». Or, le caractère de l'occupation romaine dans notre pays c'est d'avoir été essentiellement militaire. (1) Presque toutes les routes, aussi bien celle de la première catégorie que les routes de Civitas à Civitas et les *viae vicinales*, ont été construites pour relier des points stratégiques, pour servir la domination militaire dans le pays : elles mériteraient donc toutes le nom de « voies stratégiques ou militaires ». Je change donc pour ces raisons le nom des « routes stratégiques ou militaires » de la première catégorie en celui de « grandes voies » et je réunis sous le nom de « réseau armoricain » les routes des deux autres catégories. Les *grandes voies* relient directement notre presqu'île armoricaine au reste de la Gaule ; le *réseau armoricain* met en communication les différents points de la même presqu'île.

Le trajet des deux grandes voies qui passent dans le bassin de l'Odet n'est pas compliqué. Ce sont :

1^o La voie de Kemperlé à Châteaulin par Civitas Aquilonia ;

2^o La voie de Carhaix à Camaret par Châteaulin.

La première voie n'est en réalité qu'un tronçon de la ceinture de nos voies littorales. Elle unissait Civitas Aquilonia à Vannes, à Nantes et à Angers, d'un côté ; à Landerneau et Brest, de l'autre. La deuxième voie qui appartient plus au bassin de l'Aulne qu'à celui de l'Odet n'est aussi qu'un tronçon faisant partie de la voie centrale de l'Armorique, voie du Mans à Camaret par *Condate* (Rennes) et *Vorganium* (Carhaix).

(1) M. DE LA BORDERIE, *Histoire de Bretagne*, t. I, donne le chiffre des garnisons romaines dans notre province: 11.800 fantassins et 1.400 cavaliers, chiffre considérable par rapport à celui des garnisons du reste de la Gaule.

La voie de Kemperlé à Châteaulin suivait au sortir de Kemperlé la route actuelle de Pont-Aven à Concarneau. Elle s'en séparait à l'Est de la chapelle de la Madeleine où elle passait pour de là gagner : Le Trévoux ; Pont-Glaeres et l'Eglise Blanche, au Sud de Bannalec ; Le Moustoir, en Kernével ; la chapelle de la Trinité. (1) Jusqu'ici l'on peut, pour ainsi dire, lui superposer d'abord la route départementale, puis un chemin vicinal moderne. A l'Ouest de la Trinité elle est continuée pendant environ 1500 mètres par un chemin rural qui rejoint la route de Melgven à Rosporden au-dessous du village du Plessis. Cette route se superpose à la voie romaine sur une longueur d'un kilomètre ; elle passe près et au Sud de la chapelle de Coat-an-Poudou. A un tournant, au Nord-Est du village de Kerarbeuz, la voie romaine se sépare à nouveau de la route moderne pendant un kilomètre et passe au Sud du Signal de l'Hôpital (135 mètres d'altitude) point culminant entre Kemperlé et Civitas Aquilonia. Après avoir passé à Parc-an-Broch, qui a présenté des vestiges romains, elle atteint la route de Rosporden à Concarneau qu'elle traverse pour se confondre pendant 8 kilomètres 1/2 avec le chemin vicinal de Loc-Maria-an-Hent. Au delà de la chapelle elle laisse au Nord Créac'h-Miquel où il y a un camp ovalaire ; au Sud, Kéreonnec où la description de cette voie par M. Flagelle (2) signale des substructions ; au Sud encore, Kerhuel où il y a un oppidum et le bois de Pleuven où se trouvait un camp fortement retranché. Enfin, la voie atteint le village de Kervellec et abandonnant le chemin vicinal continue d'avancer, presque en ligne droite vers l'Ouest à l'état de chemin rural pendant 5 kilomètres. Par Belle-Vue elle atteint la route de Kemper à Rosporden à côté de la chapelle de Notre-Dame, au Petit Guelen, et, sur

(1) M. le chanoine AGRALL fait remarquer dans son *Etude de la voie romaine et du chemin de Pèlerinage des sept Saints* que les restes de pavage sont particulièrement fréquents aux approches de la chapelle de la Trinité.

(2) DE KERVILER, *loc. cit.* p. 128.

500 mètres environ, se confond, pour la première et unique fois, avec la route nationale de Kemper à Rosporden. Il y avait un camp, non loin de la chapelle, à Keranael-Fresk. Par les hauteurs (87 m. et 81 m.) elle arrive près et au Nord du bourg d'Ergué-Armel après un parcours de 2 kilomètres à l'état de chemin vicinal. Du côté Nord, elle reçoit la voie de Coray puis, toujours par les hauteurs, elle se dirige vers le plateau du Mont-Frugy après avoir croisé la route actuelle de Kemper à Concarneau au village de Rozolin et reçu la voie ancienne de *Civitas Aquilonia* à Concarneau au lieu dit Ty-Plouzennec. On sait déjà que notre grande voie traverse de l'Est à l'Ouest le plateau du Mont-Frugy, au Nord des villages de Saint-Laurent et de Lesperbez. Au côté Est du poste de Parc-ar-Groaz elle tourne au Nord, descend vers l'Odet, le franchit à Gué près de l'endroit où s'élève aujourd'hui le pont Sainte-Catherine ; elle laisse à droite l'établissement gallo-romain de la place Saint-Corentin, atteint, en escaladant le coteau, le poste du Likès situé au Nord, longe le côté Est de ce poste et continue à se diriger au Nord. A 800 mètres au dessus de Kerfeunteun la voie de Morlaix se détachait à droite de la grande voie. Au-delà de cet embranchement la grande voie existe presque en entier souvent merveilleusement conservée jusqu'à l'entrée de Châteaulin. Durant 8 kilomètres, de Kermazet, en Kerfeunteun, à Kerhervé, en Landrévarzec elle s'offre à nous large, majestueuse, mais fatigante car elle franchit toutes les côtes quelles qu'elles soient. Après Kerhervé la grande voie a été rectifiée sur un parcours de 3 kilomètres jusqu'à Kernéon, en Briec. De ce point jusqu'à la station de Quéménéven, sur une longueur d'un kilomètre, un bout de chemin vicinal a pris sa place ; ce chemin passe près de Quinigou où l'on a retrouvé des traces de l'occupation romaine et traverse le Steyr, alors humble ruisseau, à une centaine de mètres au Sud-Est de la station de Quéménéven. Presqu'aussitôt la voie reparait avec

son antique aspect pour continuer ainsi pendant 9 kilomètres jusqu'à la chapelle de Notre-Dame à Châteaulin. Point n'est besoin de recherches pour en déterminer le trajet : il n'y a qu'à marcher droit devant soi sur cette solide chaussée. Il nous est facile, chemin faisant, de nous rendre compte de sa constitution. La chaussée très large, très résistante, est limitée latéralement par des fossés, pas partout cependant ; dans cet encadrement de fossés qui atteignent parfois un mètre en largeur et en profondeur la voie se dessine vigoureusement sur les pentes et sur les crêtes. Et pentes et crêtes ne manquent pas ! La partie moyenne du trajet entre la station de Quéménéven et Notre-Dame de Châteaulin s'opère dans les landes solitaires des Montagnes-Noires. Le plus souvent, de cette incomparable voie, l'œil découvre une immense étendue de pays, particulièrement au point culminant de son trajet (204 mètres) dans un endroit où elle passe au pied du dôme du Ménez-Kelc'h, en la commune de Cast. La Cornouaille presque entière est visible de ce point jusqu'aux Monts d'Arrée, au Nord, jusqu'à l'horizon brumeux au Sud, jusqu'à l'Océan, à l'Ouest. Le camp de Lelzac'h était établi près de là. Sur le versant Nord du Ménez-Kelc'h la voie entre dans le bassin de l'Aulne. Il est probable qu'un camp romain la dominait du haut de la butte du château avant le passage de l'Aulne qui devait s'effectuer au niveau du pont actuel mais sur ce point on est encore moins renseigné que sur l'histoire de la forteresse féodale dont quelques pans de murs croulants nous rappellent l'existence en ce lieu.

J'ai déjà parlé, à propos de voies qui sortaient de *Civitas Aquilonia*, des divergences entre la manière de voir du Dr Halléguen et la mienne au sujet d'une partie du trajet de la grande voie entre Kemper et Châteaulin. A partir de Garzabic (108 mètres d'altitude), à 6 kilomètres de Kemper, le Dr Halléguen adopte jusqu'à Châteaulin un parcours dévié à l'Ouest et rejoignant celui que je viens d'indiquer,

seulement au voisinage de l'Aulne, à Châteaulin. Le Dr Halléguen fait franchir à cette voie la rivière du Stéir à Pont-Quéau, sur l'ancien pont, au Nord du pont actuel, dont le ciment lui a paru romain. La voie, nous dit le Dr Halléguen (1), passait ensuite à Quéménéven où il y a des substructions romaines, puis par Le Pontigou, Pont-Lez, Kersantec, Keromnès, Trémelven elle gagnait la voie de Carhaix à la Pointe du Raz (2). Elle s'appelle encore la vieille route de Quimper et est fréquentée par les gens de Quéménéven. Elle est classée comme route vicinale de Cast à Quéménéven...

« Entre les camps de Quillidoaré et de Lelzach ce chemin se dirige vers Châteaulin dont il contourne la montagne couronnée d'un château féodal remplaçant probablement un camp romain pour traverser l'Aulne à gué et sur un pont dont les fondations paraissent romaines... ».

Le Dr Halléguen reproche à M. de Fréminville de ne pas avoir vu le castrum gallo-romain de Brest tout en vivant près de lui. (1). Mais le Dr Halléguen est justement tombé dans la même erreur que M. de Fréminville. Ayant entrevu le parcours de la grande voie depuis la sortie de Kemper jusqu'à Garzabic à une lieue et demie de la ville il a brusquement quitté cette voie qui se continuait en droite ligne devant lui, dans la direction de Châteaulin avec son caractère habituel, et il s'est engagé à gauche, dans un chemin vicinal à direction de plus en plus divergente à mesure qu'on s'éloigne de son point de départ. Le Dr Halléguen s'est basé pour établir son tracé sur la présence d'un vieux pont à Pont-Quéau, de vestiges romains à Quéménéven et sur le nom de « vieille route de Quimper » que donnent les paysans à la route de Cast à Quéménéven. Mais n'y a-t-il pas également au Quinigou, au bord de la grande voie,

(1) Voir *Armorique et Bretagne*, T. I, Voie de l'intérieur.

(2) La voie n° 43 d'Is à Carhaix qui sera décrite ci-dessous s'identifie avec cette voie du Dr HALLÉGUEN du camp de Cast à Douarnenez.

(4) Voir *Armorique et Bretagne*, T. I, p. 423, note.

des vestiges gallo-romains ? Mais le nom de « vieille route de Quimper » indique-t-il autre chose sinon que ce modeste chemin vicinal était considéré, longtemps avant sa restauration comme la route la plus praticable pour se rendre à Kemper ? Enfin, en dehors de ses caractères si bien conservés sur presque tout son parcours entre Kemper et Châteaulin, la grande voie telle que je l'ai décrite a pour elle d'être un chemin *direct* et *stratégique*. Malgré tous ces caractères si nettement tranchés j'ai voulu, néanmoins, pour ne pas être accusé de partialité, rapporter l'opinion du Dr Halléguen tout en me réservant de la discuter.

Je ne signalerai que pour mémoire la grande voie de Carhaix à Camaret par Châteaulin. Il est utile de la noter parce qu'elle passe non loin de la limite des bassins de l'Aulne et de l'Odét et qu'elle a des connexions avec d'autres voies du réseau armoricain que nous étudierons plus loin. Voici son trajet de Châteaulin à Camaret d'après M. de Kerviler : (1) « Dinéault, 2.400 mètres au Sud d'Argol, Crozon et la chaussée de l'anse de Kerloc'h. C'est la fameuse voie connue sous le nom d'Hent-Aès. » On ne saurait contester la valeur stratégique de cette voie qui après avoir traversé le plateau de Pleyben s'engage dans les Montagnes Noires puis sur le plateau de Crozon, commandant ainsi à la rade de Brest et à la baie de Douarnenez. Mais ce que je veux montrer en terminant ce chapitre c'est avec quel sens pratique avait été tracée la voie de Kemperlé à Kemper et à Châteaulin. Ce tronçon faisant partie d'une grande voie de ceinture de la presqu'île armoricaine devait dominer autant que possible le pays compris entre la mer et lui, tout en parcourant le plus court trajet entre les stations desservies par lui. Ces deux résultats ont été atteints par les constructeurs de la grande voie et il est peu de points

(1) Voir *Etude critique*, etc... p. 101.

d'où ellè ne domine pas le pays, vers le Sud, dans la première partie de son trajet, vers l'Ouest, dans la seconde. Pour pouvoir embrasser le maximum d'étendue de l'horizon à gauche il fallait asseoir la voie en des points suffisamment élevés : ce qui fut fait.

Nous trouvons ainsi entre Kemperlé et Kemper :

Kerhor, 70 mètres ; La Madeleiniè, 67 mètres ; Saint-Jean, 74 mètres ; Ros-an-Aor, 90 mètres ; Kervabiou, 95 mètres ; Le Moustoir, 98 mètres ; Kergonnec, 111 mètres ; Keremez, 112 mètres ; Belle-Vue, 93 mètres ; Plateau d'Ergué-Armel, 80 mètres environ ; Parc-ar-Groaz, 72 mètres ; entre Kemper et Châteaulin, carrefour de la voie de Morlaix, 69 mètres ; Coatolier, 83 mètres ; Garzabic, 108 mètres ; Keraliès, 127 mètres ; Saint-Hervé, 83 mètres ; Kernéon, 111 mètres ; Mengle, 159 mètres ; plateau du Menez-Kelc'h, 204 mètres. Voilà pour le côté stratégique ; quand à la rectitude elle est aussi parfaite qu'on peut la réaliser. Les rampes sont dures, il est vrai, mais il le fallait. Ce que l'on doit regretter, c'est que lors de la création de la route actuelle de Kemper à Kemperlé et à Châteaulin on ait presque complètement abandonné le tracé de la grande voie. Dans la première partie, le passage par Bannalec et Rosporden a généralement eu pour résultat de fermer l'horizon du côté du Sud. La faute en est à une ligne de coteaux au-delà de laquelle les ingénieurs romains avaient eu le bon esprit de reporter leur grande voie. La route moderne et l'ancienne voie ne se confondent dans cette première partie qu'en un seul point au Petit-Guelen, sur un très court espace et encore dans un des points les plus défectueux de la grande voie. De Kemper à Châteaulin la divergence est presque constamment complète. La route moderne, beaucoup moins élevée que l'ancienne voie, parfois encaissée ne s'identifie avec l'ancienne que sur une étendue de 3 kilomètres entre Kerhervé et Kernéon. Comme c'est le cas pour la route moderne de Kemperlé à Quimper l'horizon de la route mo-

derne de Kemper à Châteaulin n'est guère développé que du côté de l'intérieur, c'est-à-dire à droite ; à gauche, au contraire, des hauteurs barrent généralement la vue. Au point de vue militaire, la route actuelle de Kemperlé à Kemper et à Châteaulin eut été fort critiquée par les ingénieurs romains et je crois que s'ils revenaient en ce bas-monde, ils nous doteraient par quelques rectifications faites à leur premier travail d'une voie stratégique d'une incomparable valeur. (4)

Docteur C.-A. PICQUENARD.

(A suivre)

(4) M. le Chanoine AUBRAIL dans son *Étude de la voie romaine et du chemin de pèlerinage des Sept-Saints*.... fait remarquer fort justement (tirage à part, p. 7) que depuis Ergué-Armel, jusqu'à Loc-Maria-an-Hent, la voie « a couru sur un haut plateau presque sans rampes ni descentes, bien mieux aménagée sous ce rapport que les tracés faits par nos ingénieurs actuels ».